

accusée du reste de son visage, rayonnait d'admiration, et sa bouche petite et vermeille s'ouvrait comme pour aspirer la vie.

Mais lorsque le soleil eût disparu, l'enthousiasme qui animait les traits de Marie s'effaça graduellement, et il ne resta bientôt sur son visage qu'une expression de vague mélancolie.

— A quoi penses-tu, chère enfant ? lui demanda M^{me} Desnoyelle, qui avait suivi les changements de physionomie de sa fille bien-aimée.

— A Mina, bonne mère, répondit celle-ci, en mettant d'une manière tendre et enfantine sa jolie tête sur les genoux de sa mère comme pour provoquer de douces caresses.

— Tu la regrettes donc bien, chérie?... Pourtant il n'y a guère que dix-huit mois qu'elle arrivait de Berne ici et n'était pour toi qu'une inconnue.

— Il est vrai, mais j'éprouvais un tel désir d'avoir une amie ! Ah ! j'aurais fait bien des concessions pour gagner son cœur ! Juge, mère, de mon bonheur en la trouvant bonne, intelligente, sympathique, au-delà de tout ce que j'avais espéré.

— Oui, c'était une aimable enfant, et j'aurais bien aimé qu'elle ne quittât pas Chênelong. Ta vie n'est pas très gaie, et je comprends parfaitement qu'une mère, quelque bonne qu'elle soit, ne saurait remplacer une amie ; aussi, ma fille, ta peine me touche-t-elle vivement et Dieu sait à quel prix je voudrais te l'épargner.

— Oh ! chère maman, puis-je me plaindre avec une mère telle que vous ? Pour ne pas vous chagriner, je saurai me consoler.

— Non, plains-toi, mon enfant, ta blessure en sera plus tôt cicatrisée, mais plains-toi en vers, le travail qui nécessite